

# Sur la révolution mexicaine<sup>1</sup>

**Gustav Landauer**

**L**ES DEUX ARTICLES DE L'ANARCHISTE ALLEMAND GUSTAV LANDAUER (1870-1919) traduits ci-dessous et consacrés à la révolution mexicaine parurent dans son journal *Der Sozialist*. Ils permettent de saisir sur un exemple concret comment Landauer se rapportait aux événements révolutionnaires, mais aussi quelle peut être l'actualité de sa pensée. Le premier de ces deux articles est l'occasion pour lui de dénoncer l'absence d'intérêt et de soutien des réformateurs et des sociaux-démocrates de son temps en faveur de la révolution mexicaine – les uns parce que leur apolitisme les conduit à se soustraire à toute lutte, les autres parce que leur foi politique les conduit à considérer cette lutte comme prématurée. Dans le second article, Landauer se demande comment la participation des anarchistes à des événements révolutionnaires peut s'articuler à la révolution sociale à laquelle ils aspirent, ce qui lui permet de réaffirmer que la révolution se fait ici et maintenant, dans les commencements mêmes qui la préparent.

1. Traduction de l'allemand par J.-C. Angaut de deux articles parus dans *Der Sozialist* respectivement le 15 septembre 1911 (« Aus Mexiko ») et le 10 août 1914 (« Mexiko »). Pour le texte original, voir Gustav Landauer, *Internationalismus, Ausgewählte Schriften*, vol. 1, Berlin, Verlag Edition AV, 2008, p. 139-144. Toutes les notes sont du traducteur, qui remercie Anatole Lucet pour sa lecture.

**Jean-Christophe Angaut**

## ARTICLE DU 15 SEPTEMBRE 1911

La révolution au Mexique ne touche pas à sa fin<sup>2</sup>. Mais ce qui est en cours à présent ne sert pas les rois nord-américains des chemins de fer ni les voleurs de terres et n'est pas davantage un conflit concernant des phrases politiques mensongères ou des postes présidentiels ou ministériels. Pour l'heure, aucune bataille n'a non plus encore été livrée et aucune ville prise ou assiégée. Mais les habitants des campagnes dont on a pris les terres par la violence et la fraude recouverte d'un masque de légalité, que l'on a vendus en servage aux plantations et aux fabriques, ne veulent pas se satisfaire de ce que leur maître ou bien plutôt celui qui commande à leurs maîtres doit désormais s'appeler Madero au lieu de Diaz<sup>3</sup>. Ils savent que Madero est l'un des plus riches seigneurs fonciers et que pour lui comme pour Diaz, il n'est question que de domination et de vol. Dans nos pays, nous n'avons pas une image correcte de ce que veut dire être un riche seigneur au Mexique. Il faudrait de nombreuses semaines de voyage à qui voudrait faire le tour des propriétés terriennes de Madero. Mais en outre, Madero n'est que l'agent des Nord-Américains qui veulent exploiter et ratisser le Mexique. Pour cette raison, dans la presse boursière, on a beaucoup parlé – mais sans jamais dire la vérité – de la révolution tant qu'il s'agissait de la révolution maderiste, c'est-à-dire tant que les capitalistes pouvaient tirer profit du soulèvement de ceux qui étaient affligés de misère et de tourments. Maintenant qu'il s'agit seulement de l'insurrection des serfs contre les voleurs de terres et les oppresseurs du genre humain, on pourrait entendre une mouche voler et rien n'est dit de la destruction des enclosures, de l'anéantissement des documents de propriété foncière, de l'occupation de fait des terres par les pauvres, des grèves dans les plantations et dans les fabriques.

Le Parti libéral mexicain, qui a inscrit « Terre et Liberté » sur son drapeau, demeure encore et toujours fidèle aux révolutionnaires. Leurs dirigeants, les frères Magón et d'autres, ont certes été jetés en prison par les autorités des États-Unis « pour violation des lois de neutralité »<sup>4</sup> et Madero interdit la diffusion au Mexique de leur courageuse feuille, *Regeneración*, qui paraît à Los Angeles en Californie. Mais la feuille paraît, elle parle une langue directe et elle est lue malgré tout au Mexique. Par la suite, dans une section rédigée en anglais, elle procurera des lumières à ceux parmi les Nord-Américains qui veulent être éclairés.

2. La révolution mexicaine ne s'achèvera en effet qu'en 1920.

3. Porfiro Diaz (1830-1915) fut président du Mexique presque sans interruption de 1876 à 1911. Il fut contraint de démissionner en mai 1911, après l'insurrection qui marqua le début de la révolution mexicaine. Son successeur (et initiateur de l'insurrection) fut Francisco Madero (1873-1913), élu en novembre 1911.

4. Il s'agit de Ricardo (1874-1922) et Enrique (1887-1954) Flores Magón. Le gouvernement des États-Unis prit prétexte de ce que leur statut de réfugiés les obligeait à la neutralité pour les emprisonner en raison de leur implication dans le soulèvement libertaire en Basse-Californie.

Il est vrai que c'est diablement nécessaire. L'attitude des radicaux et des sociaux-démocrates aux États-Unis est révoltante au plus haut point. Ils flairent à juste titre qu'il s'agit au Mexique d'une lutte pour la liberté véritable et pour la réalité de la vie – mais pour les socialistes de parti de tous les pays, liberté et réalisation ont toujours été synonymes d'anarchisme, de Belzébuth. Il est tout à fait exact que ces libéraux, en rentrant en contact avec la réalité, sont devenus des anarchistes, et ils n'ont rien non plus contre cette appellation si on ne l'interprète pas de travers. Mais cela fournit une raison suffisante aux sociaux-démocrates des États-Unis pour refuser tout soutien à ces révolutionnaires socialistes et les insulter par-dessus le marché.

Que les héritiers de Henry George, les partisans de la réforme foncière et de la *single tax*<sup>5</sup> ne se soucient pas le moins du monde de la lutte héroïque et désespérée menée par ceux qui cultivent la terre contre les voleurs capitalistes et par les ouvriers contre les parasites, voilà qui ne saurait étonner. On ne peut inverser les termes du proverbe « il n'y a pas de rose sans épines » : il y a même beaucoup de buissons épineux qui ne portent jamais de roses ; et qui-conque attend de cette sorte de partisans de la réforme foncière ne serait-ce qu'un intérêt pour une lutte effective aussi gigantesque pour la terre, qui est une lutte pour la vie d'une population de plusieurs millions d'êtres humains, celui-là sera déçu. Est-ce que, dans leur organe de presse, les partisans allemands de la réforme foncière ont reçu ne serait-ce que quelques nouvelles de cet énorme vol, de ses méthodes éhontées et de cette lutte violente ?

On pouvait faire confiance aux sociaux-démocrates des États-Unis pour utiliser cette occasion pour envelopper de papier marxiste leur lâcheté et leur jalousie mesquine. Voici une raison pertinente pour abandonner les Mexicains à leur destin : « Ils n'ont pas encore traversé le stade capitaliste de l'évolution sociale ». Assurément, ce sont de simples paysans, et si on les a expulsés en grande partie de leurs terres, ce n'est pas parce qu'on avait besoin de leurs petites propriétés qu'ils cultivaient assidûment, mais parce qu'on avait besoin de leurs mains, parce qu'ils étaient nécessaires comme serfs ! En jargon marxiste, cela s'appelle « accumulation primitive », et tout ce qu'accomplissent d'odieus les Diaz, les Madero, les milliardaires et millionnaires nord-américains, les voleurs de terres et les actionnaires des chemins de fer, tout ce que font ces capitalistes contre des hommes, des femmes et des enfants appartient au stade précapitaliste ! Les serfs mexicains n'en sont

5. Henry George (1839-1897), économiste américain partisan de l'instauration d'un impôt unique (*single tax*) sur le sol, fut l'une des sources d'inspiration du courant allemand de la *Bodenreform* (réforme foncière), qui aspirait à transformer la société en repartant de la propriété du sol. La principale composante de ce mouvement, à laquelle Landauer fait ici allusion, était le *Deutscher Bund für Bodenreform* (Alliance allemande pour la réforme foncière), doté d'un organe de presse (*Bodenreform – Deutsche Volksstimme*) et comptant jusqu'à 60000 membres en 1920. Sa principale figure était Adolf Damaschke (1865-1935).

6. Allusion à une formule de Marx à la fin du chapitre sur l'accumulation primitive dans le premier livre du *Capital*. Ce passage du texte de Marx est longuement discuté dans l'*Appel au socialisme* du même Landauer.

encore qu'à l'abc de la misère, par où il ne faut pas comprendre que ça ne va pas encore assez mal pour eux – jamais un secrétaire allemand du parti ne pourrait affirmer que la détresse d'un ouvrier allemand de l'industrie serait plus grande que celle d'un Mexicain expulsé de sa terre – mais qu'ils ont encore la force et l'esprit pour se révolter ! Quand le capitalisme « se développe jusqu'à sa floraison »<sup>6</sup>, quand le temps est censé être mûr pour le renversement, ce qui se passe, c'est surtout qu'il ne peut plus y avoir de révolutionnaires ni d'initiateurs énergiques ! En effet, la théorie de la paupérisation est absolument juste, pourvu qu'on la comprenne avec justesse. Plus les fleurs du capitalisme s'épanouiront, plus misérable sera la situation pour le cœur et la tête du prolétariat. Vaillants Mexicains, votre révolution ne se trouve qu'au début d'une « évolution » dont nos ouvriers ont déjà passé certaines étapes ; vous êtes encore loin de la social-démocratie scientifique : il faudrait encore longtemps pour devenir assez stupides pour être des sociaux-démocrates ! Car vraiment, il faut être stupide pour mordre aux singulières études botaniques de ces scientifiques peureux comme des lièvres, qui sont d'avis d'attendre la floraison du capitalisme parce qu'ils sont incapables de frapper le capitalisme à la racine.

**Gustave Landauer**



## ARTICLE DU 10 AOÛT 1914

Il ne fait aucun doute que l'unique raison pour laquelle la révolution au Mexique – comme cela fut expliqué ici même dès le début – s'est étirée ainsi dans le temps et dans l'espace et pour laquelle aucun de ceux qui ont des ambitions politiques ne peut encore établir sa domination de concert avec les classes monopolistiques et ne peut encore s'occuper de ramener un ordre et un calme définitifs tient à ce que cette révolution politique se fonde sur une révolution sociale, qui ne tolère ni ordre ni calme tant qu'elle n'est pas arrivée à son terme. De sorte que tout arriviste politique, aussi insignifiant soit-il du point de vue de sa personne et aussi réduits que soient ses contacts dans les classes privilégiées, trouve pourtant tout de suite des partisans dans le peuple au nom du désordre qu'il favorise. L'affaire semble donc se présenter ainsi : la raison et la fin prétendues des révolutions toujours recommencées seraient de quelconques aspirations politiques relatives au pouvoir et à la domination. Le moyen prétendu de cette révolution : la guerre de guérilla et les expropriations. Mais en vérité, la reconfiguration de l'économie, la lutte contre la propriété et le monopole constituent le véritable sens de cette révolution et rendent seules possible sa longue durée. On put parfois avoir l'impression que le parti soi-disant libéral, en vérité le parti anarchiste des frères Magón, n'existait que dans le sud de la Californie, qu'il exagérait la signification sociale de la révolution mexicaine au nom de ses propres souhaits et qu'il dépeignait comme des faits ce qui ne vivait que dans la fantaisie de sa volonté. Cependant il est à présent établi que, dans les faits, Zapata et ses partisans ont écrit le slogan « Terre et liberté » sur leur drapeau et que ces bandes révolutionnaires, et les paysans et ouvriers agricoles qui sont alliés avec elles (pour la plupart des Indiens et des métis, ceux qu'on appelle des *péons*), agissent aussi selon ce slogan. Ces zapatistes, au nombre d'une dizaine de milliers d'hommes armés, opèrent dans le nord du pays, et la manière dont ils opèrent est décrite de la manière suivante par le correspondant de la *Frankfurter Zeitung*, avec toute l'indignation requise devant de tels barbares : les zapatistes exigent la partition de toutes les exploitations et, dans les États qu'ils détiennent, ils transcrivent cette exigence dans la pratique. La *Regeneración*, l'organe des « libéraux », nous apprend que ces États sont : Morelos, le sud du Puebla, Michoacán, Guerrero, Veracruz, le nord du Tamaulipas,

7. Référence aux précédents articles publiés à propos de la révolution mexicaine dans *Der Sozialist*, soit (en plus de celui qui est traduit ci-dessus) : « Die Zustände in Mexiko » (« La situation au Mexique », par Alexander Powell, 1<sup>er</sup> février 1911) et « Zur Revolution in Mexiko » (« Sur la révolution au Mexique », par Gustav Landauer, 1<sup>er</sup> mai 1911).





8. L'éditeur allemand indique la référence suivante : John Kenneth Turner, « Why I am for Zapata », in *The New Review*, vol. II, juin 1914, p. 325-327.

9. Il s'agit du président Thomas Woodrow Wilson (1856-1924), président de 1913 à 1921.

10. Laudauer donne ici la référence des articles cités dans la note 7.

11. Le général Victoriano Huerta (1850-1916) devient président du Mexique lorsqu'il renverse, en février 1913, avec l'aide d'autres militaires conservateurs et le soutien (provisoire) des États-Unis le président Francisco Madero. Il est contraint de renoncer au pouvoir en juillet 1914, sous la double pression des États-Unis et de plusieurs insurrections armées.

Durango, Sonora, Sinaloa, Jalisco, Chihuahua, Oaxaca, Yucatán et Quintana Roo. Comment procèdent les zapatistes dans ces États, l'homme de la *Frankfurter Zeitung* nous le dépeint à nouveau : ils brûlent toutes les archives et cherchent à anéantir tout souvenir de l'état de choses antérieur. Le correspondant assure que des rêves portant sur l'avenir seraient associés à ce procédé et que le programme des rebelles fourmillerait de « phrases socialistes ». Mais eux ne semblent pas s'en être tenus aux phrases car il poursuit : ils auraient tout simplement confisqué toute propriété privée aux riches et administreraient désormais les mines, les brasseries et les fabriques pour le compte de leur gouvernement provisoire. Puisque cela nous est donc confirmé par la frange bourgeoise indignée de notre propre pays, on admettra ce que *Regeneración* écrit : « la presse bourgeoise du Mexique doit admettre que le prolétariat s'est emparé du sol sans attendre de quelque gouvernement paternel qu'il veuille bien faire le bonheur du peuple... » Si les choses sont ainsi, il n'y a pas lieu de s'étonner de ce qu'un écrivain américain, John Kenneth Turner, dans un article intitulé « Pourquoi je suis pour Zapata », paru dans le numéro de juin de la *New Review*, en vienne à résumer de la manière suivante ses impressions : « Si incultes que soient les masses de Mexicains qui luttent avec des fusils, ils savent cependant mieux ce qu'ils veulent qu'un même nombre d'Américains supérieurs se précipitant aux urnes – ils savent mieux ce qu'ils veulent, et ils savent mieux comment se battre pour l'obtenir<sup>8</sup>. » Dans ces conditions, il n'y a pas lieu de s'étonner que non seulement le président des États-Unis<sup>9</sup>, mais même les grands monopolistes terriens en viennent progressivement à reconnaître que le sol mexicain doit appartenir au peuple mexicain, c'est-à-dire à ceux qui de fait cultivent ce sol ; par ailleurs, il n'y a assurément pas lieu de s'en étonner si l'on se rappelle les informations à propos des honteuses pratiques, relevant de l'esclavage, mises en œuvre au Mexique par les propriétaires latifundiaires, mexicains et nord-américains [...] <sup>10</sup>. Nous comprenons aussi comment le président Huerta<sup>11</sup>, menacé de tous côtés, en vint à tenter d'affirmer sa domination en proposant, quelques semaines avant son abdication, une réforme agraire de grande ampleur qu'un organe d'exploiteurs capitalistes, le *Los Angeles Times*, dénonça comme « le plus grand plan de confiscation qu'un gouvernement ait jamais proposé ».

Nous l'assurons donc à présent avec certitude : non seulement

le vol des terres est le motif sur lequel la révolution mexicaine pouvait s'appuyer, mais les révolutionnaires tendent aussi directement à la récupération des terres et ont obtenu des succès considérables, aussi bien sur un plan factuel que dans l'influence exercée sur l'opinion publique et les politiciens. Nous assurons que le parti libéral mexicain n'est pas seulement grand dans ses manifestes révolutionnaires, qui sont énoncés sur un ton superbe et authentiquement espagnol, plein de pathos intrépide, mais qu'il représente un véritable pouvoir. C'est donc un fait dont il ne faut pas sous-estimer l'importance : la direction de fait dans cette grande révolution est maintenant échue à un parti qui se donne certes le nom de libéral, mais qui dans les faits se reconnaît sans timidité comme anarchiste. À présent, ce « parti libéral » se tourne, dans un manifeste fier et tranchant, vers le prochain congrès anarchiste international<sup>12</sup> et réclame la reconnaissance d'abord de ce que, avec la révolution mexicaine, il ne s'agit pas d'une « simple guerre de capitalistes, de politiciens et de bandits », mais de la reconquête du sol par le travailleur, « du premier pas vers la conquête du pain et de la liberté économique », et ensuite de ce que la démarche des révolutionnaires mexicains devrait être un modèle pour tous les peuples.

Ce sont là deux choses différentes. La première doit être reconnue sans retenue : une fois que la révolution eut éclaté – notons-le, à l'initiative des politiques – les *péons* mexicains ont emprunté les chemins qui étaient les bons, dans ce pays faiblement peuplé<sup>13</sup>, dans lequel il y avait encore partout du terrain libre qu'il suffisait d'enlever aux sociétés agricoles monopolisées. Mais pour ce qui est de la question du modèle, il faut rétorquer que la situation dans nos pays est essentiellement autre et que nous, les anarchistes de ces pays, devons utiliser le temps à notre manière, premièrement afin d'obtenir aussi un jour ce que le peuple des paysans mexicains obtiendra vraisemblablement de fait tôt ou tard et deuxièmement afin qu'il n'en aille pas pour nous *comme il en ira tôt ou tard sans aucun doute pour les Mexicains*.

Entendons-nous bien. Ce que les Mexicains ont conquis en terres et conquerront encore ces prochains temps (mais le temps presse !), ils le *conserveront* aussi selon toute probabilité. C'est là un succès grand et décisif dont toute l'humanité doit se réjouir et qui, à plus d'un égard, profite à toute l'humanité. Mais ce succès sera prochainement formulé légalement et rogné de même par le nouveau pouvoir politique qui s'établira, et qu'importe qu'il s'appelle

12. Prévu pour 1914, le congrès en question ne put se tenir en raison du déclenchement de la Première Guerre mondiale.

13. À l'époque, le Mexique ne comptait que 15 millions d'habitants (contre environ 120 millions aujourd'hui).

Union nord-américaine ou République mexicaine. De même que réalité et réalisation économiques et sociales se trouvent au milieu de cette révolution, on peut être certain que le pouvoir politique en sera la fin comme il en a été le début. L'anarchie réelle, la société réelle, la liberté et la justice réelles ne seront pas fondées : ne resteront que des *améliorations* importantes, sur lesquelles plus personne ne pourra revenir. Mais sur la base de cette situation améliorée, une nouvelle violence, un nouveau monopole, une nouvelle exploitation s'élèveront. Cela ne fait rien ; de nouvelles luttes viendront, elles aussi, comme l'histoire n'en a encore épargné à aucun peuple. Il faut seulement souhaiter, et instamment, qu'au Mexique comme chez nous, les temps qui s'étendent entre les deux, les temps de paix, seront utilisés pour du travail constructif et préparatoire.

Ici, lorsqu'il était question des « libéraux » révolutionnaires, nous avons bien souvent employé l'expression « *parti anarchiste* ». D'habitude nous ne le faisons pas ; anarchisme et parti s'excluent mutuellement. Mais cette fois il s'agit de fait d'un parti anarchiste et cela explique sa victoire et sa défaite finale, qui ne manquera pas d'arriver.

On peut décrire trois espèces d'activités qui sont des activités d'anarchistes ; toutes les trois admettent cette appellation, d'abord parce qu'elles se désignent elles-mêmes ainsi, et ensuite parce que la disposition d'esprit de l'anarchie, le rejet de l'idée d'État et l'aspiration à la liberté et à l'union volontaire, se trouve de fait au fondement de leur mise en œuvre. La première, c'est la lutte rebelle menée par des individus à des époques où les masses sont en paix, ce qu'on appelle la propagande par le fait et l'insurrection. Ce stade appartient à l'histoire. La deuxième, c'est l'intervention radicale dans des révolutions politiques déjà présentes qui se sont emparées des masses. La troisième, c'est la préparation et l'édification des fondements spirituels et économiques d'une société des sociétés, sans État.

Puisque les anarchistes mexicains se trouvaient face à une révolution qui était là, et qui pour l'essentiel avait éclaté sans leur concours, il ne leur restait plus que l'espèce n° 2 ; pour la n° 3, il était trop tard. Et puisque cette troisième espèce, fondatrice, n'est pas là, il arrivera ce qui doit arriver. L'anarchie n'était qu'un parti révolutionnaire qui a aidé autant que possible, dans la hâte et la violence fougueuse, les déshérités à accéder à la terre ; elle ne

pourra empêcher l'installation d'un nouveau pouvoir autoritaire né du reflux de la révolution, et ce pouvoir dominateur, qui sert les privilégiés, commencera tout de suite et n'aura de cesse de réduire et d'enrayer les conquêtes du peuple laborieux partout où c'est possible.

On ne fait pas une révolution sociale ; les libéraux du Mexique non plus ne l'ont pas faite ; ils se sont seulement fait, avec bonheur, l'outil de révolutionnaires politiques et ils ont fait de ces politiciens, pendant la révolution, leur propre outil d'expropriation socialiste. Dans le grand bouleversement social qui est censé donner aux peuples une nouvelle forme de société et un nouvel esprit, les révolutions, en tant qu'épisodes d'un genre décisif, ne manqueront peut-être pas ; mais la révolution sociale, prise comme un tout, ne se limite pas le moins du monde à la « révolution ». Notre tâche n'est pas d'imiter les moyens employés par un grand épisode révolutionnaire dans un pays faiblement peuplé et pauvre en industrie, mais ce que plus haut nous avons appelé la troisième espèce d'activités, et qui pour nous, notre situation étant ce qu'elle est, est la première et l'unique : la préparation et l'édification des fondements spirituels et économiques pour une société des sociétés, sans État. Nous croyons en effet à l'anarchie absolument *réelle* ; nous croyons que l'exploitation capitaliste sera un jour surmontée au même titre que le féodalisme a été complètement achevé, et que ce n'est pas une nouvelle forme de privilège économique qui viendra à la place, mais l'humanité travaillant dans ses communes et ses groupements, qui se créera ses institutions d'échange juste ; et nous croyons et voyons devant nos yeux que l'humanité sera débarrassée de la haine et de la violence et de toutes leurs affreuses conséquences comme d'un rêve fou et mauvais, tout comme elle aura assuré à la société sans exploitation ses fondements et ses formes, son fonctionnement lisse. Pour cette raison, nous n'avons pas la même chose à faire que le « parti » anarchiste révolutionnaire. Pour l'esprit qui sait toujours déjà ce qu'est le juste, nous avons à créer un corps ; nous avons l'humanité à créer ; nous avons pour fonction à l'avenir de tenter de prévenir les peuples de ce que de petits résultats rognés par la loi et l'arbitraire découleront du grand choc et du grand maintien, des grands succès de la reconfiguration. Nous saluons les vaillants révolutionnaires du Mexique et les invitons à se préparer dès maintenant, non pas à la grande opération impétueuse, celle qui submerge tout ce qui est vermoulu,

mais au grand et lent travail, celui qui édifie pierre après pierre, qui rédime l'esprit et qui crée l'esprit, ce travail qui se tient devant eux comme devant nous tous : fonder pour les peuples de l'humanité leurs coopératives économiques, leurs communes économiques, leurs groupements économiques.

**Gustav Landauer**

Anarchie

